

Sous ses ordres immédiats, nous avons son ex-avocat, M. Abbott, de Pacifique et scandaleuse mémoire, avec sa coûteuse organisation gouvernementale, qui se fait payer le prix pour exécuter les ordres de l'immense pieuvre dont les nombreuses tentacules sont autant de suçoirs attachés aux flancs de la nation.

Puis, nous avons les gouvernements provinciaux, réductions plus ou moins rabougries de la bastringue centrale, placées sous la conduite d'un bonhomme ayant pour fonctions de porter un chapeau à plume, un habit galonné et une épée qu'il ne sait pas manier.

Celui de la province de Québec est parfois chargé de faire un coup d'État ou deux, mais ce n'est pas très fatigant, et je connais des ouvriers qui pourraient en faire à l'année d'aussi bons et à bien meilleur marché.

Dans les autres provinces ces agents décorés du titre de lieutenant-gouverneur n'ont rien autre chose à faire qu'à porter leur coupe-chou aux jours de grand tra-la-la.

Il faut croire cependant que cette vaillante lame est plus lourde ailleurs que chez nous, ou que les porteurs d'icelle colichemarde sont moins robustes, plus paresseux ou moins amateurs de ferrailles longues et pointues, puisqu'il y en a un, celui d'Ontario, qui a renoncé non-seulement à la flamberge, mais à tout le harnais gubernatorial, et, chose curieuse, la législation n'en a pas moins continué à fonctionner.

À Québec, le lieutenant-gouverneur tient beaucoup à sa jaquette pailletée, à son bicorne emplumé, et surtout à son grand couteau qui lui sert à se couper dans son discours lorsqu'il entreprend d'expliquer le renvoi de ses ministres.

Nous avons aussi nos petits gouvernements municipaux, qui, tout en restant plus ou moins indépendants des taxoirs fédéral et provinciaux, savent tirer leur épingle du jeu, surtout dans les grandes villes.

Tout cela remue, piaille, taxe, pressure, boodle et gouverne sans trêve et sans relâche.

Le contribuable, pour le bonheur duquel toutes ces belles machines ont été confectionnées, ne comprend rien au fracas de tous ces rouages compliqués qui bien souvent tournent en sens inverse. Tout ce qu'il sait c'est qu'il se trouve pris dans le fatal engrenage, qui lui arrache son argent à mesure qu'il le gagne, engloutit les habits dont il voudrait se couvrir, le pain qu'il voudrait donner à sa famille ; si bien que, pour conserver sa peau, il ne voit souvent d'autre moyen que de couper le morceau qu'on lui dispute et de filer aux États-Unis avec les quelques lambeaux qui lui restent.

Comment pareil état de choses est-il possible chez un peuple intelligent jouissant, en dehors des coups d'État dont l'influence après tout est très éphémère, du droit de se gouverner par lui-même ?

La voix autorisée des Evêques vient de répondre à cette grave question. C'est triste à dire, mais le peuple est devenu vénal parceque les classes dirigeantes sont corruptrices.

Trente années de régime tory presque ininterrompu ont laissé leur fatale empreinte.

Prêcher au peuple le respect envers l'autorité c'était très bien, mais l'autorité n'est pas l'absolutisme, ce n'est pas l'arbitraire, c'est encore moins le vice doré, le vol impuni, la corruption triomphante et adulée.

Parce qu'un homme s'oppose obstinément à toute innovation propre à favoriser l'expansion des libertés populaires, ce n'est pas une raison pour le considérer comme le défenseur de l'ordre, l'exemple de toutes les vertus et le représentant de l'autorité.

Au contraire, le vice s'accommode bien mieux du despotisme que de la liberté.

Toute autorité vient de Dieu, mais c'est en passant par le peuple qu'elle se manifeste en pays constitutionnel, jamais en passant par les sales mains des corrupteurs absolutistes.

L'autorité usurpée ne donne pas droit au respect des honnêtes gens.

Rendre au vice effronté les hommages dus à la vertu modeste, c'est encore la voie aux abus dont l'épiscopat se plaint aujourd'hui avec tant de raison.

Le parti libéral peut avoir eu des torts ; mais, comme il n'a presque jamais gouverné, on n'a guère pu lui reprocher ses actes administratifs.

On lui a fait de tous temps un procès de tendances. On lui prêtait les intentions les plus perverses, on le combattait au nom de la religion, on défendait aux gens de lui donner leur appui, et dans le même temps on portait jusqu'aux nues des chefs conservateurs coupables de rapines, de péculat et de corruption pratiquée ouvertement.

Cette conduite partielle a produit son effet. Le mal est devenu si grand que nos évêques ont dû jeter le cri d'alarme.

Cependant, la corruption continue à battre son plein. Pourquoi ? Parceque l'autorité suprême, l'idole devant laquelle on a pris l'habitude de se prosterner, c'est le veau d'or.

On ne demande pas à un aventurier politique d'où il sort, on ne lui demande pas où, quand et comment il a fait ses preuves de civisme et de désintéressement, on ne lui demande pas même où il a pris l'argent qu'il fait sonner avec toute la jactance d'un parvenu.